

David, Philomène et le pensionnaire

Autor(en): **H.W.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 19

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205040>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A L'ENSEIGNE DE LA BELLE

HELVÉTIE

C'est entendu ! Nous sommes la table d'hôte des deux-mondes. Nous sommes un peuple de « marchands de soupe », selon l'irrévérencieuse expression de quelques-uns de nos clients, tout heureux cependant de trouver chez nous, au sein d'une nature merveilleuse, bon souper, bon gîte et le reste.

Le métier n'a rien de déshonorant et, par le temps qui court, c'est encore un des meilleurs.

De quand date cette réputation ? C'est ce qu'a cherché à établir M. le Dr J. Wiese, dans une remarquable étude sur les premières hôtelleries en Suisse, publiée il y a quelque temps dans la *Berliner Neueste Nachrichten*.

Cette étude est fort élogieuse pour l'esprit d'initiative et l'habileté de nos hôteliers.

*

Les hommes ne comprenaient pas autrefois la beauté des Alpes. Dans l'antiquité et au moyen-âge, elles les épouvantaient et les terrifiaient, elles leur semblaient diaboliques. Pour les Romains, les Hautes-Alpes étaient la contrée de dangers sans nom et de l'abomination de la désolation. Cependant les Romains construisirent de nombreuses routes dans les Alpes.

Les Alamans, héritiers des Romains en Suisse, ne comprirent pas mieux la beauté des Alpes. Leurs descendants les peuplèrent d'esprits surnaturels, créèrent tout un monde fantastique qui, dans leur imagination, rendait l'accès de ces hauteurs dangereux. Malgré cela, les chevaliers et les croisés, les troubadours et les écoliers, les marchands et les contrebandiers franchissaient les Alpes. Mais tous ces voyageurs n'en comprenaient pas la beauté. Aucun poète du moyen-âge ne les a chantées. En général, la solitude de la haute montagne laissait une impression pénible au voyageur. Les hommes, au moyen-âge, avec leurs sentiments naïfs, croyaient percevoir partout les traces du diable ; ils s'imaginaient que des esprits malfaisants se cachaient sur la montagne pour faire périr le voyageur audacieux. Même aux siècles suivants, les admirateurs des Alpes sont encore bien rares. Ce n'est que lors des ascensions célèbres du savant H.-B. de Saussure et surtout sous l'impression de la « Nouvelle Héloïse » de Rousseau que, peu à peu, un plus grand public commença à comprendre les beautés et les merveilles de cette nature.

Aujourd'hui, où les Alpes sont de plus en plus le but de pèlerinage de tout le monde, où des milliers de personnes viennent y chercher la santé et la joie de vivre, aujourd'hui où l'on vient fortifier le corps et l'esprit en surmontant les obstacles que la nature y a créés, nous ne pouvons que difficilement nous représenter ce qu'était un voyage dans les Alpes, il y a mille ans.

La situation s'améliora par un édit de Charlemagne, les fondations pieuses, les églises et les couvents furent tenus de fonder des hospices

pour les voyageurs, et c'est là l'origine des hospices existant encore aujourd'hui. Ces hospices ou asiles, où les pèlerins et les vagabonds étaient recueillis, nourris, soignés gratuitement, où ils pouvaient même prendre des bains, étaient sous le patronage de Saint Jacques, patron des pèlerins. Jusqu'au temps de la Réforme, nous en trouvons sur toutes les routes alpêtres fréquentées et dans les villes. Il y en avait à Bâle, Berne, Zurich, Zofingue, Lucerne, Schaffhouse, St-Gall et Genève. De tous les hospices bâtis sur les cols alpestres, en Suisse, et existant encore aujourd'hui, celui du St-Bernard est le plus connu ; il a été chanté par le poète Rogers, car il accueille tout voyageur, quelle que soit sa patrie, quelle que soit sa religion.

L'affluence des étrangers était énorme dans beaucoup de ces hospices, ainsi que dans plusieurs couvents qui accueillaient aussi les voyageurs. Ils recevaient souvent cent personnes par jour et avaient les installations voulues pour nourrir tout ce monde. Ainsi, en 1872, l'Abbaye de St-Gall pouvait cuire 1000 pains d'une journée dans sa boulangerie, et la cuisine de ce couvent devint « l'Ecole d'art culinaire en Allemagne ».

Peu à peu, des auberges furent créées, l'on distingua bientôt trois classes d'aubergistes : l'aubergiste seigneurial, l'aubergiste des marchands et le rôtisseur. A Bâle, par exemple, les aubergistes de premier ordre recevaient les seigneurs ecclésiastiques et laïques en voyage ou habitant la ville. En 1495, un repas chez un aubergiste de première classe ne devait pas coûter moins de 10 centimes ; en 1556, le prix d'un repas avec viande fut fixé à 3 shellings et celui d'un repas avec poisson à 2 batz. Les aubergistes des marchands avaient la clientèle de la classe moyenne. Les rôtisseurs ne devaient vendre à leurs clients, outre les produits de leur rôtisserie, que du vin fourni par les cabaretiers. Nous pouvons nous faire une idée d'une auberge au début du XIV^e siècle, en lisant les « chants d'automne » du poète zurichois Hadloub. Pour avoir la clientèle des joyeux compagnons, il fallait que l'aubergiste puisse leur servir « le meilleur rôti de porc », du bon vin, des saucisses, des cervelles de mouton, des tripes, des canards, des chapons, des poulets, des oies, des faisans, des pigeons, du saucisson, du jambon, de la fraise de veau et un abattis d'oie. Ce n'est qu'alors qu'ils disaient tous : « L'automne vaut plus qu'une gemme, heureux l'aubergiste qui nous offre tout cela. »

Les auberges d'autrefois étaient sombres, car les fenêtres étaient petites et recouvertes de parchemin ou d'étoffe. Ce n'est qu'au XV^e siècle que ces fenêtres firent place aux vitres en fond de bouteille, ornées d'armoiries peintes sur verre qu'on suspendait au-dessus et à côté de ces vitres. Une auberge ne pouvait se passer de cet ornement.

(A suivre.)

Le parapluie indiscret. — Un voyageur s'aperçoit, au moment de prendre le train, qu'il a oublié son parapluie à l'hôtel et qu'il a encore le temps d'aller le chercher.

Mais le garçon l'informe que sa chambre vient d'être occupée par un couple de jeunes époux. Le voyageur monte quand même et frappe à la porte. A l'intérieur, on entend l'époux dire avec enthousiasme à sa compagne :

— C'est ici qu'est toute ma vie, mon amour, ma joie !...

— Excusez, il doit y avoir aussi mon parapluie.

Je vous en prie. — Quel est donc cet imbécile à qui vous venez de parler ?

— C'est mon frère.

— Oh ! pardon, je n'avais pas remarqué la ressemblance.

DAVID, PHILOMÈNE

ET LE PENSIONNAIRE

DAVID — poète sans le savoir — aime à se promener à la fin du bel automne ou au commencement de l'hiver, alors que les feuilles rougissent, se dorent, puis prennent une teinte de rouille avant de mourir, cachées en cet instant suprême par les brumes violettes d'une saison qui finit. Son sac à sucre sous le bras, il s'en va rêveur, musant le long des haliers qu'empourprent les baies des aubépins, des cynorrhodons et des houx.

— ... Coin !...

— D'où vient donc ce bruit ? se demande David en regardant de tous côtés sur le chemin solitaire. On aurait dit un canard, et pourtant...

— ... Coin !...

Et David aperçoit à ses pieds une espèce de poire sur laquelle il avait marché par deux fois.

C'était une corne, un de ces signaux d'alarme dont les cyclistes se servent parfois avant de bousculer l'innocent piéton.

David eut un moment l'idée de laisser là cet objet sans aucune utilité pour lui lorsque, tout-à-coup, une bande de canards déboucha en se dandinant de l'autre côté de la haie.

— Coin-coin, coin-coin !

David comprit qu'il avait fait une trouvaille. Il mit le plus beau de ces palmipèdes dans son sac à sucre, ainsi que la corne du cycliste.

— Ce doit être un canard sauvage, pensa-t-il pour calmer ses scrupules de conscience. Et, d'un pas allègre, il se hâta chez lui.

*

— Philomène, je te la souhaite bonne et heureuse et voici pour tes étrennes, dit David à sa femme en exhibant de son sac à sucre le superbe volatile.

— Oh ! qu'il est beau ! Merci, mon David.

— Tu sais, femme, que le canard ne répond pas à la voix de l'homme. C'est pourquoi les savants ont inventé un instrument qui les attire au premier appel. Oh ! tu auras beau faire ce

que tu voudras, ton canard ne sortira pas de l'armoire sous laquelle il est allé se réfugier; tandis que moi, je vais me placer à l'autre bout de la cuisine et, sans ouvrir la bouche, il viendra se mettre à mes genoux.

— Par exemple! Je le croirai quand je l'aurai vu.

— Tu vas le voir, mais surtout pas un mot, pas un geste. Le canard est prudent et plus timide qu'une fille à marier.

— Timides, les filles d'à présent! Ah! si tu me parlais de mon temps! On rougissait à tout propos et à propos de tout, on baissait les yeux, on...

— Crois-moi, Philomène, c'était la même chose. L'amour a existé depuis le commencement du monde et cela est si vrai que sans l'amour nous ne nous serions jamais rencontrés ni tant aimés.

— Tu parles comme un avocat, approuve Philomène. Mais appelle mon canard, sinon d'un bon coup de manche à balai je saurai bien le faire déguerpir sans paroles. David, qui avait son sac à sucre sous le bras, n'eut qu'à presser du coude.

— Coin-coin, coin-coin, gémit l'instrument.

— Coin-coin, coin-coin, répondit le canard, sortant de dessous l'armoire, battant des ailes, regardant de tous côtés. Puis, aussi vivement que le peut un canard, il se dirigea vers David qui continuait sa musique.

Et précieusement, David remit à sa femme la corne de cycliste.

Philomène est tellement émue qu'elle va fouiller dans sa grande bourse de cuir, non sans avoir prudemment refermé la porte derrière elle. David écoute, haletant, un froissement soyeux de papier, puis un bruit discret de napoléons, un tintement d'écus. C'est le Pactole qui ruisselle entre les doigts de Philomène.

— Tiens, dit-elle en revenant, puisque tu as pensé à moi, voilà cinquante centimes pour ton premier de l'an...

Depuis ce jour mémorable, Philomène a augmenté sa basse-cour de nombreux canards dont elle fait grand commerce. Chaque soir, à la nuit tombante, elle s'en va par les champs embaumés et fait rentrer ses *pièds-palmés* en imitant le chant harmonieux du canard.

*

Il est gentil de voir chaque semaine les accortes et robustes paysannes porter au four du village le pain qu'elles ont pétri de leurs mains exercées. Ah! ce bon pain de ménage, ce savou-

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

2

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

PROPRIÉTAIRE

PAR LE D^r CHATELAIN.

MADemoiselle Barbizon porte en première ligne la liste de ces braves gens dont je vais changer l'existence en régénérant la société.

— ... Toc, toc.

— Entrez! crie une voix sèche.

Une vieille dame très raide, très pointue, immobile dans un fauteuil près de la fenêtre, me regarde du haut de son long col maigre.

— C'est bien à Mademoiselle Barbizon que j'ai l'honneur de parler?

— A elle-même; que voulez-vous?

— Je suis le nouveau propriétaire.

— Ah!... C'est pour augmenter le loyer, alors?

— Au contraire, mademoiselle... Je veux dire... Non, ce n'est pas pour cela... Je voulais simplement avoir le plaisir de faire votre connaissance.

reux pain de campagne qui fleurit si bon et si bon à manger.

Philomène porte en outre orgueilleusement un grand gâteau, mince comme une feuille de papier, et sur lequel elle a semé quelques marguerites prunelles coupées en quatre.

— Mossié, mossié, il n'y a blus bersonne? appelle Fritz.

Fritz, jeune compatriote de la Suisse allemande, venu chez David pour y apprendre le pur français, est un garçon déluré, aux cheveux roux, broussailleux, fils du maître d'école de Bohnenstadt, curieuse petite ville fort exposée à tous les vents.

— Il ne restera pas une semaine chez David, disaient les uns.

— Pas même un jour, assuraient les autres, connaissant le caractère acariâtre et très parcimonieux de Philomène.

Eh! bien, tout le monde s'était trompé. Depuis près d'un an, Fritz a fait du chemin et du bon. De gracie, il est passé au svelte, puis au grassouillet et maintenant il commence à prendre du ventre. Cet embonpoint naissant causa un retour de sympathie en faveur de l'avare Philomène qui était la première à s'en étonner.

— Voyez ce garçon, s'exclamaient les bonnes femmes, on voit que c'est nourri à bouche que veux-tu. Quelle santé! Il est gras à lard!

David également était devenu bedonnant. Il avait certes plus de poigne que naguère à lacer ses souliers et surtout lorsque, en cachette, il devait se baisser pour faire dans la basse-cour sa petite razzia d'œufs de poules et de canes.

Mais, quoique tout fier de son bedon, grâce auquel on l'appelait déjà: le syndic, David l'était moins de celui de son pensionnaire, car bientôt il serait impossible à ce dernier d'aller chercher le vin des dix heures et des quatre heures en se glissant par le soupierail de la cave, dont Philomène gardait jalousement la clef. A ce penser, une ombre de mélancolie se répandait sur sa face rubiconde et bonhomme.

*

— Mossié, il n'y a blus bersonne, répète Fritz qui vient de se hisser péniblement du sous-sol en tendant à David une bouteille de vin.

— Y avait-il des souris?

— Oh! oui, mossié, et il tire de sa poche un gros morceau de fromage de Gruyère.

David s'en est allé dans l'arrière-cuisine, où il escalade l'échelle au-dessus de laquelle se balancent jambon, lard fumé, saucisses et saucissons.

— C'est en effet le devoir du propriétaire. Il est heureux que vous l'ayez compris. Nous n'avons jamais vu votre oncle.

Elle s'est levée sans m'inviter à m'asseoir et me regarde en face, attendant la suite. Vrai, je ne sais trop que dire; je suis un homme débonnaire et cette vieille fille m'intimide.

— Vous êtes depuis longtemps dans la maison, mademoiselle?

— Depuis vingt ans... Sans la moindre réparation, veuillez le noter.

— Vous en désirez?

— Certainement: des doubles fenêtres d'abord — on sent la bise ici — puis un carreau neuf à la cuisine — j'ai risqué hier de m'y faire une entorse — puis un nouveau papier dans cette chambre — voyez cette tache, suite de gouttière trop tard réparée — puis...

— Bien, bien; j'en prends note.

— C'est ce que disait chaque semestre M. Mauvert, le gérant de votre oncle.

Sans prendre garde à l'insinuation, je tire mon calepin et mon crayon.

— Et vos voisins? Vous vivez en bonne harmonie avec eux?

— Est-ce que je connais ces gens-là! J'ai fait en Silésie l'éducation de la comtesse de Zastrowitz, née baronne de Schreckenstein, monsieur.

— Au revoir, mademoiselle. Je gérerais moi-même l'immeuble et j'espère que nous aurons des

— Il y a longtemps que je te guette, mon cher ami, fait David, avisant un énorme *boute-fa*.

Et de son grand couteau il en taille une large tranche et redescend.

— Allez, hop! Fritz.

Dressé à la manœuvre, Fritz gravit l'échelle à son tour. Saisissant le *boute-fa* frais coupé, il le mord à belles dents — Fritz a de belles et de petites dents, — puis va retrouver David dans la grange.

— Tu n'as pas oublié de mordiller le fromage?

— Non, non, j'ai fait la souris.

Philomène déteste les chats, parce qu'il faut les nourrir. Mais la constatation de ces dégâts réitérés l'a décidée de se procurer des chats de forte taille. David, au contraire, adore les chats, et il a promis à Fritz de lui en faire goûter à la matelotte et en civet.

H. W.

LA FAMILLE A VITOLON

VITOLON était un homme que tout lui réussissait, comme on dit, et l'était tout particulièrement *béni*, l'est à dire que se l'iré pourrou dé beins, l'iré retzou d'einfants. Ye l'en avai onna raclâie, per la bounna raison que de teimps in teimps sa fenna lei en baillivé dou. Le li que yallavé adi au cabaret avoué des amis peindeint que sa brava fenna accutzive tant qu'it tât sein terminâ. Na a pas dé resta tranquillameint à l'ottô découlté lo lhi dè sa fenna.

On dzo, on vint lei deré que sa fenna venia dè lei ballhi on bio valet et que tot allavé por lou mi.

— Eh bin, tant mi, que fa Vitolon, à la santé dè la mère et dau petit! et recommandé on novi demi.

Au bet d'on momeint, on rêveint lei deré q'on novi bouébou venia dè chairè lou premi.

— Diablie, diable, que fa Vitolon, i'ein avai prau à ion, ma coumeint n'est pas lou premi yadzou, ye s'aleivèret bin avoué les zôtrous; à la santé dau segond et de la mère, et tappa por on demi.

Ma vouaique qu'on vint lei deré qu'on enfant numéro trei venia encore de chailli de la boîte.

— Ah! l'est bon dinche, cein ne pao continua dè ci pas, que dit Vitolon, faut me dépatzi d'alla à l'otto por boutzi lou perte!

Falliai bein cein por fèrè reintra Vitolon tzi li, yo traové sa fenna, la Lizette, tota grachèose dau tripliou cadeau que venia dè bailli à son hommou que lei ya chaota au cou por l'eimbressi et la remettre on bocon.

Çau treis enfants se resseimbliavon taula-

relations agréables. Vous pouvez compter sur ma bienveillance de propriétaire.

« Les grands airs du Mecklembourg », comme dit Bachelin dans *Jean-Louis*, pensai-je en frappant à la porte du logement voisin. Pauvre femme! les participes l'ont agrie, mais quand elle connaît le cœur d'Hercule-Isidore Lancelin...

Le logement voisin est occupé par un menuisier qui a son atelier en-dessous, au rez-de-chaussée, avec le jardin. Braves gens, très propres, grands travailleurs... trop travailleurs. Le fourneau de l'atelier sur lequel se chauffe la colle allonge hors de la façade, à quatre mètres du sol, son noir tuyau de tôle, et la fumée, quand les soirs d'été souffle le joran, se rabat sur la maison, entre par toutes les fenêtres. Ce n'est qu'un cri à tous les étages: ou prolonger le malencontreux tuyau à la hauteur du toit, ou donner congé au menuisier. M. Mauvert n'a jamais voulu le croire; il est myope et prise du macouba très fort qui lui affaiblit l'odorat; mais puisque M. Lancelin veut bien faire ses affaires lui-même, il ne sera pas long à constater un état de choses vraiment intolérable.

La femme du menuisier surtout me plaît. Elle paraît intelligente et d'humeur moins revêche que l'institutrice de la comtesse de Zastrowitz, née baronne de Schreckenstein. Je lui demande quelques indications sur les autres locataires: un jeune couple de vignerons, un ménage d'horlogers et deux veuves plus ou moins chargées d'enfants,